

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS: 322 RUE DE CHARLES. NOUVEAU CENT ET BICENTENNAIRE.

PRINTED AT THE POST OFFICE AT NEW ORLEANS SECOND CLASS MATTER.

RECEIVEZ LES PRATRES ANCIENS DE BRANDES, VERTUS ET LOCATIONS, ETC., QUI SE SOULEVENT AU PRIX REDUIT DE 15 CENTS LA LIGNE, VOUS ENVOYER PAGE.

TEMPERATURE

Du 4 septembre 1906.

| | |
|---|------------|
| Thermomètre de E. Chauvin, Opticien, Successeur de R. L. Clavel, No 131 rue Oratoire. | |
| Fahrenheit | Centigrade |
| 7 h du matin... 86 | 30 |
| Midi... 96 | 36 |
| 3 P. M. 94 | 34 |
| 6 P. M. 90 | 32 |

Flottes de Guerre.

On sait avec quelle activité toutes les grandes puissances maritimes du monde travaillent avec rapidité à renforcer leurs flottes de guerre. Partout, dans tous les chantiers gouvernementaux aussi bien que dans les chantiers particuliers, des cuirassés, des croiseurs, des canonnières, des contre-torpilleurs, des torpilleurs et des sous-marins sont construits, et chaque Etat va jusqu'à l'extrême limite de ses ressources pour augmenter sans cesse le nombre des bâtiments qu'il mettra en ligne à l'heure du danger.

Et la construction des navires de guerre à pris de telles proportions, elle se poursuit avec une telle hâte, que les gens réfléchis se demandent quelles peuvent être les visées ou les craintes des gouvernements.

Il est de toute évidence que ce renforcement continu des flottes n'est entrepris qu'en vue de la guerre. Les hommes d'Etat de tous les pays ont beau proclamer en toutes occasions qu'ils ne veulent que la paix, qu'ils travailleraient constamment à la maintenir, ils ne donneront le change à personne. S'ils ne veulent pas la guerre, ce qui est très admissible et même très probable, ils la craignent, car autrement ils ne demanderaient pas de si lourds sacrifices aux peuples pour la construction d'engins qui ne peuvent être utilisés que pour leur permettre d'entreprendre des conquêtes ou les protéger.

Mais c'est évidemment une nécessité, et toute grande puissance qui ne se laisserait pas le couronner tomberait immédiatement à un rang inférieur.

C'est dans les chantiers de marine des Etats-Unis que l'activité est la plus grande, et cela se conçoit, car leurs récentes acquisitions à l'autre bout du Pacifique et dans les Antilles leur ont imposé de nouvelles charges. En outre, le développement prodigieux de leur commerce extérieur leur fait un devoir de posséder une flotte de guerre puissante.

Mais c'est la répartition des navires de guerre américains qui mérite surtout d'attirer l'attention. D'après des ordres lancés ces jours-ci de Washington l'escadre d'Extrême-Orient sera bientôt supprimée. Il n'y aura dans les eaux des Philippines que trois ou quatre croiseurs rapides pouvant regagner promptement les Etats-Unis en cas d'alerte. Les cuirassés ramèneront

renforceront l'escadre des côtes occidentales du pays et en feront une des plus formidables du monde. Et à ce propos on fait remarquer que l'Angleterre maintient sur la côte de l'Atlantique, en face des côtes de Chine, une flotte exceptionnellement forte, et que les deux flottes combinées pourraient réduire les flottes de tous les autres pays.

Il en est de même dans l'Atlantique. Le gouvernement américain ne maintient plus aucun bâtiment dans les eaux de l'Amérique du Sud; tous sont rassemblés sur les côtes des Etats-Unis et y forment une escadre pouvant presque rivaliser avec l'escadre qui maintient l'Angleterre dans la Manche.

Et on fait également remarquer que ces deux escadres combinées seraient absolument maîtresses de l'Atlantique.

Ces concentrations de forces navales et les rapprochements qu'elles permettent de faire, n'ont peut-être pas la haute signification que quelques-uns y attachent, mais ils méritent en tout cas d'être signalés.

Disparition d'une Ile.

Un grand deuil pour les lettres: l'île de Juan Fernandez, voisine du Chili, aurait disparu d'après une récente dépêche, à la suite du tremblement de terre de Valparaiso.

L'île de Juan Fernandez? Vous ne savez pas ce que c'est? Mais c'est l'île de Robinson, de Robinson Crusoé, "ainsi nommé, dit une vieille plaisanterie, parce qu'à sa naissance on l'avait pris pour sa fille".

Il n'est guère de livre plus populaire parmi les enfants que l'histoire de Robinson, qui a rendu célèbre dans le monde entier le nom de Daniel de Foë.

On en a fait de nombreuses imitations dont la mieux réussie est le Robinson Suisse; mais le vrai Robinson reste le chef-d'œuvre du genre.

Au fait, est-ce bien le vrai Robinson?

Daniel de Foë n'a pas tout inventé: c'est l'histoire d'un matelot écossais, nommé Alexandre Selkirk, qui fut abandonné sur l'île Juan Fernandez et recueillit longtemps plus tard, ayant les hommes qui l'avaient aperçu, et devient à peu près matelot.

Saintine a écrit sa véritable histoire qui est plus émouvante quoique moins variée que celle de Robinson, sous ce titre suggestif: "Seul".

Espérons que cette île devenue monument historique n'est pas aussi disparue qu'on le dit.

Un Monument Nouveau

Ferdinand Fabre, l'auteur des "Courbezon," avait déjà son monument à Paris, dans le jardin du Luxembourg.

C'est une œuvre remarquable due à la collaboration de M. Marquette, de l'Institut, et de M. Jean-Paul Laurens, le peintre célèbre, qui modèle le ciseau avec une grande habileté.

Aujourd'hui, la ville de Bédarieux, pays natal de Ferdinand Fabre, a inauguré son autre monument à l'écrivain, sous la présidence de M. Dujardin-Beaumez, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts.

Le monument, d'un sentiment robuste et agréé, consiste en un buste de l'écrivain, qui émerge d'un bloc de rochers. Un des héros de Ferdinand Fabre, le Chevrier, passe au milieu des rochers, en longue cape, un bâton

nouveau à la main, et se découvre devant l'image du romancier. Une source ombragée d'iris coule au pied du roc. On voit le chien du berger s'y désaltérer avec volupté.

De nombreux discours ont été prononcés. Encore un écrivain statue à double exemplaire!

Nos artistes en vacances

Paris 24 août.

Paris-Théâtre qui, depuis deux mois, a étéint ses chaudières, comme on disait au temps de Molière, Paris-Théâtre va bientôt rallumer ses lustres et, en ce moment même, nos artistes se préparent à abandonner leurs nids de vacances où, pendant soixante jours, le seul théâtre où ils aient fréquenté est le théâtre de la nature, pour réintégrer leur domicile scénique.

Les artistes d'aujourd'hui ne sont plus, heureusement, comme leurs aînés, de pauvres hères mal armés pour la lutte quotidienne. Ce sont, pour la plupart, de bons bourgeois fortunés qui, dès les chaleurs venues, montent en auto ou en express pour aller s'installer confortablement au bord de l'Océan, sur le flanc d'une montagne helvétique ou — ce qui est plus fréquent — dans leur élégante propriété qu'abrite du soleil brûlant les branches touffues d'arbres séculaires.

Si Scarron revenait parmi nous il n'écrirait plus son "Roman comique."

De saisis bien qu'il existe encore de modestes auteurs, incapables d'aller qu'à la messe pour l'économiser pour l'été; mais ceux-là forment l'exception et cette exception, comme les autres, d'ailleurs, est faite pour confirmer la règle.

Nos artistes parisiens passent cette année leurs vacances: Mme Sarah Bernhardt dans sa somptueuse propriété de Belle Islet-en-Mer, où, sans émotion visible, elle attend le ruban rouge qui lui est promis; Mlle Bartet, chez des amis à Louveciennes, puis à Milan, où elle se rend par le Tyrol; Mme Réjane, dans sa maison fleurie d'Hyanniquerville, près de Trouville, qu'elle quitte de temps en temps pour venir à Paris juger "de visu" des travaux de son nouveau théâtre; Mme Judic, dans sa propriété bourgeoise, où elle élève des poules qui seront certainement primées; Mlle Louise Grandjean, à Bayreuth, auprès de Mme Wagner, à Munich où elle assiste au cycle de Mozart, et enfin à Bonpétat, dans la Sarthe, où elle mène la vie de fermière; Mlle Lucienne Bréval, au Mont-Dore; Mlle Sorel, à Lucerne; Mlle Marie Leconte, en automobile, ici et là, au hasard de la promenade; Mlle Müller, à la Garnerie, dans la Loire-Inférieure; Mlle du Minil, à Cabourg; Mlle Cerny en Suisse; Mlle Dusanne, à Saint-Bris; sur la ligne du Nord, dans un coin délicieusement boisé, Mlle Génat à Avers, près Pontoise.

Quant à Mme Blanche Piron, elle ne prendra ses vacances qu'à la fin du mois de septembre, pour aller s'installer pendant un mois aux environs de Paris; Mme Tariol-Beaugé, dans un coin charmant, à quelques kilomètres de Nantes; Mlle Jeanne Sautier, des Variétés, à deux pas de Vittel; Mme Marie Magnier, aux environs de Paris; Mme Germaine Gallois et son mari, M.

Guy, des Variétés, à Vère-sur-Mer, dans leur jolie propriété bâtie au milieu des fleurs et des arbres; Mlle Faber du Palais-Royal à Deauville; Mlle Lantier, à Trouville; Mlle Marguerite Fournier, des Variétés, à Chateaubourg; Mlle Emma Bonnet, dans son domaine de la Ferté-Aleais, qu'elle a acquise du maître Francis Planté.

Eduard VII à Paris

Le roi d'Angleterre traversera la France, après sa saison de Mariébad, pour rentrer en Angleterre.

Il terminera sa cure vers le 6 ou 7 septembre et quittera immédiatement l'Autriche, sans aller à Vienne où on avait dit qu'il rendrait visite à l'empereur d'Autriche, et ira s'embarquer à Cherbourg.

Il est probable qu'il ne fera qu'une très courte halte à Paris, si même il s'y arrête, car on l'attend vers le 8 septembre à Londres où la reine Alexandra, actuellement en Norvège, doit être de retour à peu près à la même époque.

Une lettre d'Alphonse Daudet.

Dans les papiers d'Henry Fouquier on a trouvé cette jolie lettre inédite que lui adressait Alphonse Daudet et où l'auteur du "Petit Chose" proclame qu'il doit à Mistral "le côté naïf, traditionnel et légendaire de quelques-uns de ses contes".

L'homme qui m'a le plus servi, le plus impressionné, mon maître, c'est Mistral, écrit-il. Tout jeune, grâce à lui, j'ai regardé près de moi, senti la périoque qui froissait mes pieds au lieu de célébrer des danses de bibliothèque. Ce Midi dont nous sommes, je l'ai compris, moins poétiquement, mais plus poétiquement, enfin je l'ai compris et exprimé à la manière que je vous ai dit. Si Mistral ne m'avait pas aiguillé sur cette voie, j'aurais filé droit sur Paris, sans arrêt à Tarascon ni dans les moelles de sa banque.

Ab! la grande chambre de Mistral à Mailiane! J'y suis dix nuit ans, lui vingt huit. Son lit dans un coin, le mien dans l'autre et des canseries sans fin; puis, quelquefois, au milieu de la nuit: "Si nous allions en Avignon, qué?" Et nous voilà nous habillant à tâtons, traversant table nue, des bottines à la main, la chambre voisine où dormait la chère maman Mistral, derrière son paravent. Et ça se fait, ça se fait dans le noir, dans le vent de la vallée de Rhône. En route pour Graveson et le train d'Avignon...

"L'Intermédiaire," qui publie cette lettre, dit avec raison qu'il eût été coupable de laisser s'effouir ces lignes dans la collection d'un amateur d'autographes.

Les épaves de la Seine

Pendant l'année 1905, on a recueilli, dans la Seine, à la traversée de Paris: 101 cadavres humains, 2. 114 chiens, 538 chats, 2.869 rats, 568 poulets, 36 canards, 4.600 kilos d'abats de viande, 215 lapins, 12 moutons, 31 chevaux, 44 cochons de lait, 8 porcs, 26 oies, 29 dindeons, 3 veaux, 9 chèvres, 4 porcs-épiques, 681 oiseaux divers, un singe et... un serpent.

Le "Constitutionnel" nous avait déjà révélé jadis l'existence du serpent de mer. Voici maintenant le serpent de Seine.

WEST END.

La plateforme de West End est foulée chaque soir. La brise du lac est rafraîchissante et le spectacle est amusant. La jolie cornettiste Lavinia de Witt obtient

à travers les feuilles des arbres. Cinq minutes environ s'écouleront.

Les deux hommes n'avaient pas fait un pas. Le main du greffier retenait toujours le juge.

Tout à coup ses doigts s'enfoncèrent comme des griffes dans les chairs du bras de M. Fabrice.

Regardez, dit-il. Une femme, les épaules couvertes d'une petite mante qui laissait entrevoir la blancheur de son corsage et sa jupe claire, venait de s'arrêter à son tour à la place du baron de Vayran, au seuil de la maison abandonnée.

Comme lui, elle fouillait de son regard les environs pour s'assurer qu'ils étaient déserts.

M. Fabrice, le cœur serré, la regardait, et une émotion étrange s'emparait de lui.

Elle fit quelques pas en avant et comme pour M. de Vayran un rayon de lune illumina son gracieux visage.

Colette! Le père allait s'élançer. Ce fut le juge qui l'arrêta en lui disant avec une fermeté impérieuse: —Pas un mot, pas un cri!

—Vous avez vu?... —Hélas!

La vision s'éloignait sans hâte: ses pas légers froissaient à peine le sable des allées, et bientôt elle se perdit entre les massifs de ce lieu maudit.

M. Fabrice entraîna le greffier



Retour du gouverneur Blanchard.

Le gouverneur Blanchard est arrivé hier matin à la Nouvelle-Orléans, revenant de New York où, en compagnie d'autres fonctionnaires et de citoyens éminents de la Louisiane, il a assisté à la réception faite à William J. Bryan.

Le gouverneur admire beaucoup le discours prononcé par M. Bryan à cette occasion.

Il n'est pas douteux que l'orateur a voulu que sur quelques points du moins, son discours constituât un enseignement.

M. Blanchard estime que les leaders du parti démocratique approuvent les idées de M. Bryan, excepté en ce qui a trait à l'achat des chemins de fer par le gouvernement.

Le gouverneur est allé à New York pour voir, pour écouter et pour apprendre, dit-il, et il est très satisfait de son voyage.

Il n'y a pas eu de réunion formelle du comité national démocratique, mais beaucoup de membres se sont rencontrés et ont discuté certaines questions.

Conformément à la requête de M. Janvier, président du comité central démocratique de la Louisiane, le maire Sherman et de M. A. Godchaux, président de l'Union Progressiste, le gouverneur a annoncé à New York que la Nouvelle-Orléans se mettrait sur les rangs pour obtenir la prochaine convention nationale démocratique.

La ville de Louisiane a déjà été proposée, et il y en aura sans doute d'autres.

un succès exceptionnel à chaque apparition. Les autres numéros du programme sont également très bien rendus.

Le succès de "A Message from Mars" au Tulane grandit à chaque représentation. Cette pièce est très intéressante et est très bien jouée par David Practor et les artistes de sa troupe. Matinée aujourd'hui.

Le puissant mélodrame d'Owen Davis, "The Confessions of a Wife," attire le monde au Crescent. La troupe Baldwin-Melville excelle dans ce genre et joue la pièce d'une façon remarquable. Matinées vendredi et samedi.

William J. Bryan à Chicago. Chicago, 4 septembre — William J. Bryan est arrivé ce matin à 8:45 heures à Chicago. Il est descendu à la gare de la 47me rue et s'est rendu à l'Hôtel Auditorium en automobile.

Un grand nombre de démocrates, membres des clubs Iroquois et Jefferson attendaient M. Bryan à la gare.

Le maire Dunne l'a chaleureusement salué et lui a souhaité la bienvenue.

A midi M. Bryan s'est rendu au club Iroquois où il était invité à déjeuner.

York pour voir, pour écouter et pour apprendre, dit-il, et il est très satisfait de son voyage.

Il n'y a pas eu de réunion formelle du comité national démocratique, mais beaucoup de membres se sont rencontrés et ont discuté certaines questions.

Conformément à la requête de M. Janvier, président du comité central démocratique de la Louisiane, le maire Sherman et de M. A. Godchaux, président de l'Union Progressiste, le gouverneur a annoncé à New York que la Nouvelle-Orléans se mettrait sur les rangs pour obtenir la prochaine convention nationale démocratique.

La ville de Louisiane a déjà été proposée, et il y en aura sans doute d'autres.

un succès exceptionnel à chaque apparition. Les autres numéros du programme sont également très bien rendus.

Le succès de "A Message from Mars" au Tulane grandit à chaque représentation. Cette pièce est très intéressante et est très bien jouée par David Practor et les artistes de sa troupe. Matinée aujourd'hui.

Le puissant mélodrame d'Owen Davis, "The Confessions of a Wife," attire le monde au Crescent. La troupe Baldwin-Melville excelle dans ce genre et joue la pièce d'une façon remarquable. Matinées vendredi et samedi.

William J. Bryan à Chicago. Chicago, 4 septembre — William J. Bryan est arrivé ce matin à 8:45 heures à Chicago. Il est descendu à la gare de la 47me rue et s'est rendu à l'Hôtel Auditorium en automobile.

Un grand nombre de démocrates, membres des clubs Iroquois et Jefferson attendaient M. Bryan à la gare.

Le maire Dunne l'a chaleureusement salué et lui a souhaité la bienvenue.

A midi M. Bryan s'est rendu au club Iroquois où il était invité à déjeuner.

York pour voir, pour écouter et pour apprendre, dit-il, et il est très satisfait de son voyage.

Il n'y a pas eu de réunion formelle du comité national démocratique, mais beaucoup de membres se sont rencontrés et ont discuté certaines questions.

Conformément à la requête de M. Janvier, président du comité central démocratique de la Louisiane, le maire Sherman et de M. A. Godchaux, président de l'Union Progressiste, le gouverneur a annoncé à New York que la Nouvelle-Orléans se mettrait sur les rangs pour obtenir la prochaine convention nationale démocratique.

La ville de Louisiane a déjà été proposée, et il y en aura sans doute d'autres.

un succès exceptionnel à chaque apparition. Les autres numéros du programme sont également très bien rendus.

Le succès de "A Message from Mars" au Tulane grandit à chaque représentation. Cette pièce est très intéressante et est très bien jouée par David Practor et les artistes de sa troupe. Matinée aujourd'hui.

Le puissant mélodrame d'Owen Davis, "The Confessions of a Wife," attire le monde au Crescent. La troupe Baldwin-Melville excelle dans ce genre et joue la pièce d'une façon remarquable. Matinées vendredi et samedi.

William J. Bryan à Chicago. Chicago, 4 septembre — William J. Bryan est arrivé ce matin à 8:45 heures à Chicago. Il est descendu à la gare de la 47me rue et s'est rendu à l'Hôtel Auditorium en automobile.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

SANG ROUGE ET SANG BLEU. GRAND ROMAN INEDIT. PAR CHARLES MEROUVEL. PREMIERE PARTIE. LE POIDS D'UNE FAUTE. VI. UNE ANNE MODERNE. (Suite.) C'était le repos parfait et le silence dans cette vaste demeure plus belle peut-être à pareille

heure et dont la grande silhouette se profilait majestueusement sur le bleu du ciel.

Les deux s'avancèrent lentement, devenus à peu près muets dans cette contemplation, s'arrêtant pour se reposer sur des bancs rustiques et reprenant leur marche en échangeant à peine à voix basse quelques réflexions, comme s'ils eussent craint d'éveiller les échos endormis.

Comment en se dirigeant vers le bœuf pour rentrer enfin chez eux se trouverent-ils à quelque distance de la maison du régisseur et par quels sentiers y étaient-ils arrivés?

Il n'aurait pas pu le dire. A son aspect, le greffier, le mari d'Hélène Avray, ne put reconnaître une confidence qui jusque là n'était pas sortie de ses lèvres.

Il pressa le bras de son compagnon et ballottait d'une voix sourde: —Si vous aviez été avec moi un soir, il y a bien des années, mon juge, vous sauriez d'où me viennent mes aversions et vous les excuseriez!...

—Que voulez-vous dire? —C'est là que je les ai vus. —Qui donc? —Hélène et l'autre... —Laissez-la reposer en paix! Oubliez le passé, mon ami! —Je ne peux pas. —Il faut en avoir le courage, Bracquenet, le juge lui-même l'interrompt.

Un gémissement, une plainte,

un soupir venaient de l'arrêter net.

—Entendez-vous? dit-il. —Quoi donc? —Là dans cette maison!

Il se tenaient sous un massif de grands arbres d'où ils distinguaient nettement à façade obstruée de lianes de la maison du régisseur.

Que s'y passait-il? Ni l'un ni l'autre ne faisaient un mouvement.

Le cou tendu, ils épiaient avec avidité les moindres bruissements du voisinage.

Des murmures confus leur arrivèrent encore.

L'ancien dragon dit très bas: —C'était ainsi dans la nuit dont je vous parlais.

Il le toucha du doigt l'écorce d'un gros arbre qui les abritait.

—J'étais là, dit-il. J'ai vu... J'ai entendu comme j'entends encore!... Il y a quelqu'un ici, des coupables comme les autres. Oh! l'horrible maison!

Il tendait la main vers la porte d'un geste menaçant.

Le juge demanda: —Que se passe-t-il? —Quelle crime!

Tout à coup le bruit cessa.

M. Fabrice allait s'éloigner discrètement.

Il repugnait à sa nature honnête et droite d'abuser de la faiblesse des châtellains d'Arville pour surprendre leurs secrets.

Mais Nicolas Goussart le retint d'une main vigoureuse en

ordonnant: —Ne bougez pas... Il vous plaît d'être aveugle et sourd... Moi, je veux savoir...

Le juge soupira: —Soit.

Il demeurèrent immobiles. Pendant un instant, M. Fabrice respira.

Il put croire qu'il s'était trompé, qu'il avait été le jouet d'une illusion.

Le silence le plus profond régna de nouveau autour d'eux.

Il répéta: —Allons-nous-en! —Pas encore.

Assisôt un homme, enveloppé d'un pardessus grisâtre, parut au seuil de la maison.

Il en examina dix secondes les alentours, parut s'assurer que personne ne l'espionnait, et alors, tranquillement, l'enflamma une allumette et, le cigare aux lèvres, il s'éloigna sans se presser, en homme qui n'a rien à craindre.

—Le baron? —M. de Vayran!

Un rayon de lune le frappait en plein visage.

Que venait-il faire dans cette mesure?

—Un rendez-vous! gronda Goussart.

—C'est probable, soupira le juge: —Oh! ces Parisiens! Quelle race!

Il échangeaient ces quelques mots d'une voix plus difficile à distinguer qu'un soupir du vent

à travers les feuilles des arbres. Cinq minutes environ s'écouleront.

Les deux hommes n'avaient pas fait un pas.

Le main du greffier retenait toujours le juge.

Tout à coup ses doigts s'enfoncèrent comme des griffes dans les chairs du bras de M. Fabrice.

Regardez, dit-il. Une femme, les épaules couvertes d'une petite mante qui laissait entrevoir la blancheur de son corsage et sa jupe claire, venait de s'arrêter à son tour à la place du baron de Vayran, au seuil de la maison abandonnée.

Comme lui, elle fouillait de son regard les environs pour s'assurer qu'ils étaient déserts.

hors du parc.

Ce fut seulement au delà des grilles, sur le macadam de la route, que Nicolas Goussart grommela entre ses dents: —J'avais dit!...

C'était fatal. Ces êtres-là sont des misérables qui n'engendrent que le mal, la honte et le déshonneur!

M. Fabrice garda le silence. Il aurait voulu donner.

Mais comment ne pas se rendre à l'évidence?

Qu'avait-il à répondre?

Il avait vu sa filleule, celle dont il aurait garanti la pureté sur sa fortune entière, sur la tête de ce qu'il avait de plus cher, son fils unique, son Marcel, celui qui lui faisait oublier tout le reste, les tracasseries mesquines de son ménage, les aigreurs, les petites et la domination d'une femme à laquelle il payait trop cher l'aisance qu'elle lui avait apportée, il l'avait vu sortant, après un rendez-vous nocturne, alors que tout dormait dans le château, de cette sorte de chaumières désertes, à la suite d'un de ces hommes de joie, sans foi ni loi, qui soufflaient la fleur la plus pure et félicitaient tout ce qu'ils touchent!

Que penser et que dire? La vérité ne venait-elle pas de lui crever les yeux? N'avait-il pas touché du doigt, pour ainsi dire, le fond du mystère que le hasard venait de lui révéler? Vainement il appelait à son